Document généré le 1 juin 2025 19:05

Séquences
La revue de cinéma

Sélection international
En dents et en scies

Charles-Stéphane Roy

Numéro 216, novembre–décembre 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/48627ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Roy, C.-S. (2001). Sélection international : en dents et en scies. *Séquences*, (216), 8–8.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Manifestations

Chasing Sleep, de Michael Walker

FanTasia 2001 | SÉLECTION INTERNATIONALE

En dents et en scies

Sans dénominateur commun au premier coup d'œil, les films internationaux programmés par Mitch Davis et Karim Hussain constituèrent cette année une sélection passablement décevante au fil d'arrivée. Devant cette orgie d'effets tape-à-l'oeil et de clichés éculés, il faut croire que le film de genre occidental accuse un essoufflement et que ses meilleures œuvres transitent désormais par les festivals plus sérieux en quête de popularité (à cet effet, Cannes et ses disciples ont récupéré depuis peu les séances de minuit des circuits alternatifs américains). Mais à FanTasia, quelques films sont parvenus — sans toutefois convaincre complètement — à se dégager de la poisseuse masse d'œuvres mineures semblant se destiner exclusivement à une carrière en clubs vidéo.

Du côté des courts métrages, signalons l'inspiré et efficace *Chrono*, du Québécois Maxime Perrier, dans lequel un homme complote l'assassinat de sa conjointe; vif, bien articulé et conclu dans les règles de l'art du court, ce pastiche des frères Cohen valait le détour. Mentionnons également *Pâques man*, du Français Michel Leray, une ahurissante démonstration d'infantilisation artistique durant laquelle un homme découvre les joies de la torture et de la manipulation. Déconcertant, le film témoigne d'une perversion peu commune que l'on prendrait un vil plaisir à revoir l'an prochain, si toutefois Leray n'est pas interné d'ici là.

On attendait beaucoup du **Ghost World**, de l'ex-dessinateur Terry Zwigoff, une adaptation de la bande dessinée de Daniel Clowes. Certes, les personnages sont colorés et la direction artistique, passablement élaborée, mais il se dégage de ce film monotone une gênante complaisance pour la réclusion et le désespoir en partie due à une laconique absence de répartie au niveau du discours. À cet égard, même le personnage de Steve Buscemi, paumé entre les paumés, dénigre le pathétisme de ses collègues collectionneurs avec lesquels il partage pourtant plusieurs affinités ! En fait, le réel handicap du film réside peut-être dans le moment de sa sortie, alors que l'étude de mœurs grinçante pour adolescents fait rage depuis le redoutable **Welcome to the Dollhouse**, de Todd Solondz. Dans le registre de la solitude mal assumée, le **Chasing Sleep**, de Michael Walker, réussit son pari de maintenir les sens du spectateur éveillés et alertes jusqu'à la toute fin. Cette intrusion dans la paranoïa d'un Jeff Daniels fort crédible en professeur cocufié attendant une épouse qui ne reviendra jamais prouve qu'un solide scénario, mis en scène sobrement et rythmé adéquatement, atteint immanquablement sa cible. L'Australien Scott Reynolds a également assimilé les mécanismes du suspense et le prouve une fois de plus dans **When Strangers Appear**, un récit à tiroirs qui s'amuse manifestement à exagérer les ressorts dramatiques propres au *whodunnit* en brouillant les fausses pistes si bien qu'on se surprend rapidement à laisser notre raison se faire allégrement manipuler par le diabolique metteur en scène.

Pour combler les fanatiques de sang chaud, il fallait se tourner cette année vers deux œuvres atypiques dans leurs juxtapositions de styles. D'une part, **Teeth** (**Denti**), de l'Italien Gabriele Salvatores (**Mediterraneo**), allie comédie et hémoglobine, un peu à la manière Jeunet-Caro. L'histoire du complexe d'Antonio face à ses incisives d'une dimension démesurée et de ses rencontres malheureuses avec des dentistes peu recommendables est racontée avec une poésie fantasmagorique et un aplomb tels que le résultat s'avère à la fois inclassable et tributaire de la comédie à l'italienne et du film d'horreur *giallo*. D'autre part, le Britannique Andrew Parkinson a eu l'idée saugrenue d'appliquer à une histoire de zombie un traitement socioréaliste avec **Dead Creatures**, un drame où le mal de vivre prend une toute nouvelle signification. Un groupe de morts vivants résidant dans une métropole anglaise survit en se nourrissant de chair humaine. Du déjà-vu ? Évidemment ! Mais entre deux menus anthropophages, une séance d'automutilation et un interrogatoire avec un inquiétant bourreau, le film expose les tourments d'une nouvelle jeunesse ouvrière britannique avec un réalisme et des thématiques propres au **Naked**, de Mike Leigh : l'étude de mœurs zombie est née ! Sans foi ni loi, ces exclus acceptent pleinement leur condition et choisissent de demeurer en marge de toute morale en épousant d'étranges normes sociales. Le Cronenberg de **Shivers** et de **Brood** n'aurait pas renié cette horreur douce et cette habileté à présenter des postulats inconcevables, derrière lesquels se trame bel et bien une esquisse détonante de la situation actuelle en Grande-Bretagne. Ces œuvres proposent enfin un intéressant amalgame entre le cinéma national, le film de genre et de classe sociale et — ultimement — leurs adeptes, que FanTasia parvient quelquefois à réunir dans une même salle. D'un événement s'acharnant à se soustraire à toute identité distinctive, ce mandat demeure d'autant plus nécessaire depuis que l'éclatement est devenu une mode souvent mal assumée au sein du circuit festivalier.

Charles-Stéphane Roy